

## Contact

[laurent.mann@avoodware.com](mailto:laurent.mann@avoodware.com)

---

### Participer

en laissant un commentaire :

<http://www.avoodware.com/dire/calvaire>

en faisant un don :

<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

---

**Avoodware Edition**

**@**

<http://www.avoodware.com>

# *Fille du Calvaire*

- récit -

**Laurent Mann**

*Novembre 1999*

Julie rentre à la maison. C'est le début de l'été. Il fait chaud. Fin de journée caniculaire, à l'heure de pointe. Les rames de métro sont bondées. Debout dans son wagon, Julie laisse s'écouler des flots de sueur hors de sa chair. La petite robe légère qu'elle porte, qui ce matin sur le cintre était blanche et propre, est maintenant humide et poisseuse. On devine par transparence son nombril qui pointe une fierté. Elle a les cheveux noirs et les yeux tristes. Elle est jolie. Elle est enceinte.

Chaleur et affluence. Et Julie ne sait plus très bien si la goutte de sueur, partie tout à l'heure de dessous son oreille, et qui a suinté avec une lenteur désespérante, qui roule sur sa peau et lui chatouille maintenant le bas de la nuque, elle ne sait plus si cette larme épaisse et brûlante, qui l'effleure avec la volonté évidente de l'irriter, provient de sa propre peau ou de celle de son voisin. Elle ne le sait pas et de plus s'en moque. Elle est occupée tout entière à redécouvrir avec un plaisir teinté de stupéfaction la saveur de son sourire.

Il s'est présenté à elle comme un frémissement au bord de ses lèvres lorsqu'elle est descendue dans le

méto, il y a une dizaine de minutes de cela. Au début elle l'a ressenti comme une agression et en a eu la nausée. Son cœur s'est soulevé, s'est crispé, a tenté en vain de rejeter l'intrus, de refuser énergiquement la greffe. Confiant et sûr de sa force, le sourire s'est accroché, a insisté, s'est figé imperceptiblement sur ses lèvres tremblantes, comme dans l'attente de l'inévitable sursaut de mémoire qui lui permettrait d'émerger tout à fait, triomphant de l'oubli. Et elle s'est souvenue en effet. Son visage doucement s'est alors détendu, lentement, comme une eau trouble devient limpide à mesure que la boue se dépose au fond. Les muscles de son visage un à un se sont relâchés, ont fait une place au revenant, fantôme d'un sourire.

Elle l'a bien en bouche maintenant. Certes il ne pétillait pas, il est un peu vert encore, mais il exhale le savoureux parfum de la rédemption. Et pour Julie ce sourire est tout ce qui importe maintenant. Il est sa vie et sa délivrance.

Cela faisait si longtemps. Elle ne l'attendait plus, ce moment qui la libérerait de la souffrance, fardeau qui semaine après semaine avait courbé ses épaules et pesé lourdement en son crâne, à chaque instant, sans répit. Et toutes les larmes, oppressantes, tumultueuses, qu'elle avait versées des mois durant, ce matin encore à lui arracher les yeux du visage, et qui avaient charrié à

flot continu, sinon sa tristesse, du moins la douleur qui l'accompagnait. Un fardeau, telle une ombre grise attachée à son cœur. Et maintenant ce sourire, timide encore, fragile et incrédule. Non, rien d'autre ne peut plus avoir d'importance. Julie s'en délecte, le savoure sans penser à un après, comme un condamné qui tire une dernière fois sur sa cigarette.

Cela fait des jours que la chaleur persiste et s'acharne, violente et écrase sous son talon des parisiens rendus hagards. Trois semaines consécutives au cours desquelles le soleil s'est appliqué à user sans merci de la désespérante nudité du ciel pour faire de Paris un brasier et de la Seine un ruisseau misérable. Les vents eux-mêmes ne pénètrent plus dans la capitale, la contournent méthodiquement, soufflent de rire au loin, là-bas dans les campagnes, tandis que dans la ville la pollution atmosphérique rivalise avec la canicule au concours des nuisances. La nécessité seule parvient à rendre l'air respirable. On le déglutit plus qu'on ne le respire. Brûlant, épais et dispensant un goût âcre, il laisse sur les langues desséchées la sensation d'avoir léché un carreau de plâtre.

Dans les rues, chaque pas est une bataille livrée contre l'asphalte fondu. On s'agglutine dans les commerces où l'air conditionné constitue un appât sûr pour des passants exténués. Supermarchés et grands

magasins, bijouteries, parfumeries et boucheries, banques et boulangeries fournissent autant de refuges. Mais, aussitôt la porte franchie, la désillusion est amère. Il n'y fait pas bon, il y fait froid. Impression glaciale de séjourner dans un immense congélateur où des viandes avariées se bousculent sans tendresse.

D'autres, parce qu'ils se croient plus malins, s'enfoncent et cherchent sous terre un abri et leur salut. Ils imaginent que préservé des assauts du soleil le métro est îlot de fraîcheur. Mais non. Sous les pavés ce n'est décidément pas la plage. Il y fait trop chaud et depuis trop longtemps, au point qu'il semble qu'un puissant accumulateur irradie couloirs et rames. Des moustiques, énormes et gorgés de sang, y festoient à s'en faire péter la panse. Et quelques rats rendus audacieux par l'apparente torpeur des hommes ont récemment pris possession des lieux. L'hystérie gagne et l'agressivité couve. Les instincts sauvages, difficilement contenus, sont sur le point de ressurgir. Déjà certains montrent les dents. Où l'on redécouvre que c'est la température qui fait la jungle.

La goutte de sueur – née donc de pore inconnu – poursuit son chemin moite sur le corps de Julie qui s'en moque. Peu lui importe que les peaux se touchent ou se pressent, que les sueurs se mélangent, produisant au hasard créatif de mixtions multiples quelques odeurs

nouvelles et inqualifiables, fétides le plus souvent, ou bien cette colle inédite et aux propriétés insoupçonnées, probablement plus poisse que glu. Que ce petit homme au cheveu rare éprouve ou non un plaisir rentré à se presser timidement derrière elle, comme obligé par l'affluence plutôt que par des pulsions intimes, qu'il parvienne ou non à atteindre quelque extase à pousser en avant son bassin fébrile et le nicher dans le moelleux de ses fesses, cela aussi lui est indifférent. Elle peut bien lui abandonner ce vain plaisir.

A côté d'elle se tient une dame sans âge. Droite comme un I, les lèvres pincées. Peu ou prou le demi-siècle genre vieille fille acariâtre. Son visage sec et aigre fait penser à celui d'un vieux moineau. Julie ne s'est pas davantage formalisée quand celle-ci n'a pas crû bon devoir se retenir de siffler que, tout de même !, les obèses devraient avoir la décence d'éviter les heures d'affluence. Elle n'a pas protesté, ne s'est pas justifiée, a simplement et presque machinalement posé ses deux mains sur son gros ventre afin de protéger son bébé des piaillements de la méchante.

Elle n'est pas inquiète pour l'enfant. Elle ne se soucie de rien, ni de la chaleur ni de l'affluence. Pas même de devoir rester debout, raccrochée du bout d'un doigt à une barre de métal tiède avec la certitude de perdre l'équilibre à chacune des variations de vitesse

de la rame. Elle n'a pas songé à réclamer une place assise et personne ne lui en a proposé une, n'a eu le début d'une intention de lui en proposer une. Quelques-uns auxquels il reste un semblant de conscience parviennent tant bien que mal à adopter à son égard une mine de circonstance, désolée pour les uns parce qu'ils sont assis, compatissante pour les autres qui n'ont pas cette chance. A l'approche de chaque station, les seconds surveillent attentivement les premiers, à l'affût et prêts à bondir.

Elle a en mémoire ce jeune étudiant qui avait longuement harangué la foule dans le but qu'on veuille bien lui céder une place. C'était il y a plusieurs jours. Il avait plaidé, argumenté, sermonné, prié, et alterné avec art les appels au sens des responsabilités et les éclats ironiques ou méprisants ; il avait flirté avec la menace, sans toutefois jamais aller jusqu'à l'insulte, mais la leçon de civisme, pour édifiante qu'elle ait été, n'avait pas donné de résultat. Julie avait néanmoins chaleureusement remercié le justicier de l'effort méritoire qu'il avait pris la peine de fournir.

Et puis Julie se souvient de la veille au soir. Et de ce charmant jeune homme qui l'avait gentiment invité à prendre sa place. Tandis qu'elle s'asseyait lourdement, se retenant à son bras pour ne pas tomber, leurs regards s'étaient croisés et elle en avait inexplicablement été émue. Lui aussi, sans doute. Il lui avait adressé un

sourire timide auquel elle n'avait pas trouvé la force de répondre. Mais elle avait serré son poignet pour lui exprimer sa gratitude. Un peu plus que sa gratitude en vérité. Il était sorti de la rame trois stations plus loin, comme à regret, trébuchant contre une grosse dame trop pressée d'y entrer. Julie avait été troublée par sa tendresse silencieuse, un peu maladroite aussi, cette innocence sans fard. Oui, profondément touchée d'avoir pu lui plaire. L'espace d'un instant elle avait été amoureuse de lui, avait joué avec l'idée qu'il aurait pu devenir le père de cet enfant qui allait bientôt naître, son compagnon et sa renaissance. Elle avait joué ce petit jeu des possibles à s'en faire tourner la tête, jusqu'à ce que ça lui fasse mal, jusque chez elle où elle s'était précipitée dans les toilettes pour vomir, crachant et ravalant de gros morceaux de désespoir, pliée de douleur au-dessus de la cuvette et secouée par de longs sanglots.

Au rythme saccadé de la rame, son ventre donne lourdement de droite et de gauche. Julie, absorbée dans ses pensées, se fait la réflexion que ce sont presque toujours des hommes, jeunes le plus souvent, qui manifestent de telles attentions, et font preuve à l'occasion de prévenance. C'est surprenant. Peut-être se trompe-t-elle. Elle ne le croit pas, n'a jamais observé qu'une vieille dame aide un jeune aveugle à traverser

la rue. Sans doute que les femmes possèdent cette légère dose de goujaterie dont beaucoup d'hommes sont dépourvus. Peut-être. Elle espère que son bébé a opté pour des attributs masculins. Lors de l'échographie, elle n'avait pas souhaité qu'on s'en assure. Lui aussi espérait un garçon. Ce serait donc un garçon. Ce *doit* être un garçon. J'ai déjà une fille, murmure-t-elle pour elle-même.

Le murmure s'est échappé de sa gorge comme malgré elle, comme une bulle de savon mal digérée. *J'ai déjà une fille !* Elle s'est entendue et c'est comme si les mots avaient été prononcés par une autre, la tirant brutalement hors d'elle-même. Elle se dit qu'elle vieillit et esquisse un sourire amusé, un autre, imperceptible rejeton du premier. Vieillir est un luxe qu'elle peut encore se permettre.

Derrière elle, le timide, le besogneux petit homme a entendu lui aussi. Aussitôt il s'interroge. Est-ce à lui qu'elle s'adresse ? Il porte la main à sa calvitie précoce, soudain emplie d'un fol espoir. Confus, indécis, torturé par le sens qu'il convient de donner à cette confiance pour le moins énigmatique, il perd en cet instant d'égarément tout le chemin parcouru ces trois dernières stations, quelques minutes au cours desquelles il estimait avoir été particulièrement entreprenant. Il en pleurerait. Il sue, souffle et, laborieux, se remet à son ouvrage.

Julie s'en moque. Le son de sa propre voix lui a fait perdre le fil distendu de sa rêverie. Là voici maintenant incapable de retrouver le vide intérieur dans lequel elle s'était abandonnée, avait sombré jusque-là, s'en délectant comme d'un fruit défendu. Ce sentiment diffus d'être absente d'elle-même. Elle a repris conscience du monde, une réalité qui lui est devenue étrangère et qu'elle voudrait ignorer encore un peu. Elle n'a pas l'envie d'y paraître et de s'y débattre. De s'y noyer. Pas ce soir. Plus maintenant. Les vivants ne l'intéressent pas ce soir. Elle ne veut pas communiquer avec eux, ni d'un regard entendu ni d'un sourire convenu. Pas même d'un coup de coude irascible. Elle sait trop comme il peut être douloureux de vivre en société, comme il est difficile d'aimer cet Autre, mortel lui aussi, image de soi-même qui n'a de cesse de vous renvoyer le reflet de votre propre mort.

Ce soir, elle aspire à se défaire de sa conscience, épuisante conscience de soi et des autres. Se reposer un peu et ne plus penser. Elle en est malade de penser. Elle est fatiguée de ça, toutes ces questions qui n'ont pas de réponse. Et les souvenirs. Cette satanée mémoire qui se souvient de tout et la retient en cet endroit d'elle-même où elle n'en peut plus de se perdre. Elle s'accroche à son sourire comme à une bouée. Terre ! Terre ! a-t-elle envie de crier. Non, se calmer plutôt. Elle doit se calmer. Cesser de se

débattre. Simplement continuer de baigner dans cette quiétude caressante qui la ballote depuis son entrée dans le métro. S'enivrer de son propre sourire et prolonger des instants précieux, justement aujourd'hui, les prolonger jusqu'à l'intolérable et oublier que les bébés eux aussi ont une conscience. Que les enfants eux aussi sont mortels.

A la faveur d'un arrêt, un géant barbu s'est intercalé entre Julie et la vieille pie à la vieille peau. D'une méfiance excessive à l'égard du soleil, il a gardé ses lunettes noires. Il est blond, il est beau mais tout de même, il reste assez loin de sentir bon le sable chaud. Au lin de saison, il a préféré le cuir, ce qui à première vue semble assez bien lui réussir : il ne sue pas. Le nez collé contre son nombril, Julie devine rapidement qu'il n'est pas pour autant dépourvu de glandes sudoripares, même si pour une raison qu'elle ne s'explique pas la sueur demeure à l'intérieur, où selon toute vraisemblance elle croupit.

Il la dévisage longuement. Elle devine bientôt, derrière les lunettes noires, deux yeux perdus dans la profondeur abyssale de son décolleté, deux yeux affolés par ses mamelles, sa paire de seins melons qu'elle a d'ordinaire menus comme deux petites pommes. Avant même que son ventre ne s'arrondisse, déjà sa poitrine s'était mise en ordre de bataille, prête à

nourrir, laiteuse déjà. Et le géant semble ne pas s'en remettre. Plusieurs fois il ouvre et referme la bouche, lentement. Il s'essuie inutilement le front, hésite encore, passe sa langue sur ses lèvres asséchées, se décide à parler, enfin, et Julie sait qu'il va être trivial.

Il n'a pas le temps de parler. Les mâchoires des freins se referment soudain sur les rails, s'efforcent de s'enfoncer au plus profond de l'acier, désespérément et sans tout à fait y parvenir. On n'entend plus que le cri grinçant des rails, qui hurlent sous la violence de la morsure, et les mots du géant ne parviennent pas jusqu'à elle. La masse compacte de la foule, sous l'effet de sa propre énergie cinétique, est projetée vers l'avant. Une tête cogne violemment contre une paroi et la paroi rend un bruit sourd. Un nez se met soudain à saigner. Et tandis que plusieurs femmes maîtrisent assez bien leur frayeur, d'autres laissent aussitôt libre cours à leur hystérie, et parmi elles des hommes. Là-bas, un enfant étouffe un court moment, asphyxié, le visage enfoui entre les fesses d'une petite dame callipyge, laquelle se met à sourire béatement. Le petit ange suffoque puis, se dégageant au prix d'un effort de ses deux mains posées à plats sur l'énorme derrière, parvient à donner de la voix.

Julie renonce cette fois tout à fait à sa quête du calme intérieur et saisit à pleines mains le blouson de cuir du géant barbu, s'ébouillante, garde la prise et

parvient tant bien que mal à maintenir son équilibre. Roseau méprisant la fable, elle s'agrippe avec confiance au chêne, bien campé quant à lui sur ses deux jambes, la bouche encore ouverte, surpris qu'on ait osé lui couper la parole. Il semble également qu'il se soit mordu la langue. A ses côtés, le presque chauve mais décidément très lubrique petit homme reste lucide, croit pouvoir enfin et à la faveur de la confusion parvenir à ses fins, et se laisse aller de l'avant, franchement et les yeux mi-clos. Son audace est récompensée, mais c'est la femme à tête-de-moineau qui reçoit son hommage. Elle n'en semble pas particulièrement ravie et se fait aussitôt un devoir de déposséder l'impudent de ses derniers cheveux.

Et puis les hurlements des wagons s'estompent, laissent s'étirer un long gémissement, strident, plus tenu à mesure que la rame ralentit. Celle-ci s'immobilise bientôt et le silence soudain fait contraste. Après deux trois clignements, les lumières s'éteignent et chacun se trouve alors soigneusement occupé à compter ses doigts de pieds. Mais, aucun dégât conséquent n'étant à déplorer, tous adoptent une posture décontractée. Habités bougons de l'incident technique, les voilà qui s'interrogent sur sa nature et se perdent en conjectures. On attend la suite des opérations. Julie en son for intérieur mise sur un suicide et imagine au-dessous d'eux le corps

déchiqueté d'un homme, ses os broyés, son visage méconnaissable, des lambeaux de chair éparpillés sous les roues et sur les rails. Et la tache de sang que le choc aura certainement laissée à la proue du train, juste au-dessous de la cabine de pilotage. Peut-être que quelques gouttes pourpres ont été projetées contre la vitre du conducteur. Il aura probablement aperçu l'expression horrifiée de l'homme, son regard juste avant qu'il ne heurte le train. Car, pense-t-elle, c'est un homme, forcément. Elle a lu quelque part, dans un magazine féminin sans doute, que les femmes ont des techniques suicidaires plus raffinées, des moyens d'en finir qui permettent de préserver les apparences, leur tant précieuse féminité. Leur visage surtout, mais aussi parfois les jambes, le cou ou la poitrine, selon que la candidate au suicide aime particulièrement ses cuisses parce qu'elles sont bien dessinées, sa gorge parce qu'elle est si blanche et douce, ou ses seins parce qu'ils se tiennent encore, hauts et fermes. Plutôt donc une balle dans le cœur que dans la tête. Plutôt des médicaments qu'une corde. Plutôt la noyade que les roues d'un train. Coquettes jusqu'à l'extrême. Ce qui n'est pas son cas, à elle, Julie, mais il est vrai que cela aussi elle peut se le permettre.

Les lumières se rallument. Une voix annonce, mécanique et sans l'esquisse d'une intention de vraisemblance, la fin d'un incident technique tout à fait

mineur. Excuses de pures formes et promesse d'un retour rapide à la normale. Quelques longues minutes plus tard, la rame s'ébranle à nouveau et entre au ralenti en station. Elle y séjourne encore un quart d'heure puis, une fois signalée la fermeture des portes, plus longuement qu'à l'ordinaire, poursuit sa route. Il fait toujours aussi chaud. Il y a plus de monde encore dans la rame. Ou bien c'est que ceux-là sont plus gros.

Le barbu est descendu, la bouche encore béante, un peu comme si son cerveau choqué ne parvenait pas à se reconnecter. Et aussi, peut-être a-t-il la langue enflée.

Deux jeunes filles ont pris sa place et se sont disposées devant Julie, légèrement en retrait de manière à protéger son ventre de la bousculade. L'une, la plus grande, est brune, très belle et a conscience de sa grande beauté. Elle porte une robe fleurie qui, attachée dans le cou et dénudant largement son dos, se resserre autour de sa taille pour en souligner la finesse avant de s'en aller tomber avec peine au-dessus de ses genoux, qu'elle a blancs et ronds. Elle a des petites chaussures blanches à talons plats et une fine chaîne en argent autour de la cheville. C'est son seul bijou, et aussi elle est maquillée sans outrance. L'autre est jolie aussi, mais d'une manière moins évidente, presque terne en comparaison. Elle n'a pas la même assurance. Sa salopette en toile vert pomme lui sied pourtant à

ravir. Et son regard est doux et son sourire retenu. Elle paraît intelligente. Sur elle qu'il faudrait miser, estime Julie.

Toutes les deux approchent de leurs seize ans. La première ne cesse de bavarder, l'autre d'opiner avec gentillesse.

« Le samedi, il ne pense qu'à baiser. Tu comprends, Isa, moi j'en ai marre. On passe la semaine nos journées enfermées au bahut, c'est pas pour rester dans sa piaule tout le week-end. Il ne veut rien faire d'autre. Il ne veut même pas entendre que moi j'ai envie de faire plein de trucs avec lui. Je veux dire... Par exemple, samedi là, je lui ai proposé d'aller à la piscine. C'est sympa la piscine ?

- Surtout par ce temps, appuie Isa.

- Ouais, poursuit la bavarde, c'est ce que je lui ai dit : 'Il fait trop chaud dans ta chambre, on étouffe'. Il a répondu qu'il y aurait trop de monde et que ce serait l'enfer. Mais l'enfer c'est de passer la journée enfermée avec lui. Je dis pas que j'aime pas faire l'amour avec lui : tu peux me croire, c'est un bon coup...

- Je sais, oui.

- (...)

- (...)

- C'est vrai. Tu vois, j'avais presque oublié.

- Ça fait plus d'un an. Ne t'inquiète pas, je disais ça comme ça. Je m'en fiche bien maintenant.

- En tout cas, samedi prochain je vais à la piscine. Il vient ou il vient pas. Il est prévenu. D'ailleurs il ferait mieux de venir parce que Déborah m'a dit qu'Erwan il y va tous les samedis à la piscine. Tu le trouves pas canon, Erwan ?

- Tu rigoles, il est trop top !... Il sort pas avec Léa ?

- Plus maintenant. Tu ne savais pas ? Elle l'a laissée tomber pour de bon cette fois. Il a trop mal assuré pour son avortement. Il voulait pas rater l'interro de maths et elle s'est retrouvée toute seule à l'hosto. Le con !

- Ça oui, le con !

- Mais qu'est-ce qu'il est beau ! »

Elles éclatent de rire, se moquant tout à fait des quelques regards réprobateurs qui se tournent vers elles.

Au mot avortement, le bébé s'est agité. Julie le caresse doucement, du bout des doigts. Elle le calme, le rassure, lui explique qu'elle n'a plus cette possibilité, qu'il est trop tard. Je ne l'ai même jamais envisagée, lui souffle-t-elle intérieurement. Elle lui adresse un sourire, de l'intérieur aussi, délicat et complice. Pour qu'il sache lui aussi comme c'est bon de sourire.

Les deux adolescentes ont repris leur babillage à propos du petit monde tourmenté et passionnant dans lequel elles évoluent. Une autre station, un autre arrêt.

Des gens descendent, ou plus précisément s'arrachent péniblement au wagon. D'autres montent. Julie déchiffre machinalement le nom inscrit entre les panneaux publicitaires géants. Daumesnil. Elle doit descendre ! Déjà le signal rugit qu'elle doit se dépêcher un peu. Impossible dès lors de demander aux nouveaux arrivants de faire marche arrière. Sous la menace du knout, ils ne descendraient plus. « Pardon », dit-elle en jouant timidement des coudes et sans trop y croire.

« Vous voulez descendre ? lui demande une des filles, celle qui s'appelle Isabelle.

- Faites place, s'il vous plaît, enchaîne l'autre d'une voix forte. Vite, elle va accoucher ! » Puis elle ajoute, comme si cela pouvait souligner l'urgence de la situation : « Elle va avoir des jumeaux. »

Elles ont raison. Pour pénétrer le cœur des gens les plus hermétiques, l'enfant reste un pied-de-biche particulièrement efficace. Et lorsqu'on leur parle de bébés, a fortiori, ils fondent. Deux sont annoncés et aussitôt, une haie attendrie se forme devant Julie et l'accompagne jusque sur le quai. Elle défile sous des hurrahs contenus cependant qu'impatiemment, pas de sensiblerie pour lui, le signal retentit une nouvelle fois. Avant que les portes ne se ferment, elle a le temps de se retourner pour remercier de la main ses deux jeunes protectrices. Puis la rame s'en va et emporte leurs rires rafraîchissants.

Julie tire sur le bas de sa robe, repère la direction Balard et se met en route. Elle marche lentement, cambrée, les pieds en canard, comme pour mieux pousser son ventre devant elle. Ses yeux préservent tant bien que mal l’empreinte d’un sourire. Son regard est fixe. Elle ne prête pas attention aux professionnels de la campagne publicitaire qui du haut de leurs imposantes affiches la tirent avec insistance par le porte-monnaie. Elle s’applique du mieux qu’elle peut à ce que chaque pas lui coûte le minimum de l’effort requis. A marcher ainsi, elle se sent un peu ridicule, se fait l’effet d’un hippopotame prétentieux qui, dressé sur ses deux pattes arrières, essaierait d’avancer avec élégance.

Elle se revoit trois ans plus tôt, un peu plus, dans le même état. Grossesse en phase terminale et fatigue avancée. Au lendemain d’une nuit d’amour qui avait provoqué la première rébellion de leur fille, ils avaient soudain réalisé que la naissance était peut-être imminente. Il était temps de s’y préparer, faire quelques achats par exemple, layettes, couches – des paquets roses –, biberons, crèmes et autres accessoires. Pour le berceau, elle héritait de celui de son papa. Et pour les jouets, ils comptaient sur la famille et les copains – les copains surtout. La poussette... Elle se passerait bien d’une poussette.

La vieille deux-chevaux bicolore les avait péniblement conduits Porte de Bagnolet. Dans le parking du Auchan, les odeurs d’essence agressèrent Julie qui avait subitement été envahie par une irréprouvable lassitude. Alors, malgré ses protestations, puis ses rires, il l’avait hissée dans le caddie et durant les deux heures qui leur avait été nécessaire pour hésiter entre les mieux et les moins chers – mais on n’allait pas commencer à lui donner le goût du luxe – elle était restée à genoux dans le caddie, sur un coussin, un autre dans son dos, face à lui qui la poussait avec sur son beau visage une fierté d’enfant. Elle avait beau le supplier de la faire descendre, usant de tous ses charmes comme de la promesse d’une prochaine vengeance, il était demeuré inflexible. Sur ses lèvres, ce beau sourire qu’elle aimait tant.

Le quai, au bout du couloir. Plongée dans sa rêverie, douces réminiscences saisies au vol, elle entend néanmoins le train à l’approche. Et machinalement elle presse le pas. Elle reconnaît le bruit des portes qui s’ouvrent et accélère encore. Déboulant sur le quai, elle n’a que le temps, en courant maintenant, de s’engouffrer dans la voiture la plus proche avant que les portes ne happent le vide dans son dos. Et cette fois c’est bien sa propre sueur qui jaillit, brûlante, de tous ses pores comme d’autant de volcans miniatures, et

ruisselle aussitôt à grosses gouttes sur sa peau haletante.

Elle a les plus grandes difficultés à reprendre son souffle. Elle est furieuse. S'être laissée ainsi emporter dans cette course inutile. Dans son état. Un réflexe bien parisien et bien stupide. Où va-t-elle ainsi ? Qu'a-t-elle à faire qui soit d'une si grande urgence et qu'attendre la rame suivante semble à ce point aberrant ? Est-elle même en retard ? Ou peut-être a-t-elle futillement une préférence pour ce train-là, si particulière qu'elle n'envisage pas un instant de monter dans un autre, le suivant par exemple ? Qui ne manquera pas de passer deux ou trois minutes plus tard.

Son visage se crispe en une soudaine et livide grimace. Tout son utérus lui a semblé se ramasser vers l'avant pour former une boule compacte. Son ventre est durci à l'extrême. Puis c'est une douleur violente qui lui déchire les flancs, auxquels elle porte ses mains. Le dos aussi, maintenant. Elle tente de respirer avec calme. Procède par grandes inspirations. Se détendre. Se raccrocher à son expérience : la contraction ne persistera pas bien longtemps. Une minute tout au plus. Et la douleur s'estompe en effet, sans hâte, devient supportable, disparaît tout à fait. A son tour, lentement, son ventre se relâche. D'un petit coup de pied timide le bébé demande des nouvelles de sa mère. Qui ne répond pas. La mémoire du mal meurtrit encore son esprit,

lequel se souvient d'ailleurs qu'il lui faut s'attendre à d'autres assauts. Julie avise une place pour s'asseoir et, repoussant cette fois d'un regard noir un autre prétendant, s'en va l'occuper.

Le siège est humide et tiède. Poisseux. Elle a aussitôt conscience que depuis le matin des centaines de paires de cuisses moites, plus ou moins poilues, plus ou moins sales, l'ont gorgé de sueur. C'est lui maintenant qui semble transpirer, qui suinte sous elle. L'impression est plus que désagréable et Julie hésite à se relever, puis choisit avec sagesse la raison contre la répulsion. Elle croise les jambes bien haut afin de minimiser le contact du siège avec sa peau et sort son livre de son sac.

Elle avait entamé *Le voyage d'Anna Blume* comme on plonge dans une eau glacée au milieu de l'hiver, dans un trou découpé à la surface d'un lac gelé, un peu par défi. A force de s'y agiter, se débattant au début d'une manière assez désordonnée, elle s'y était peu à peu sentie tout à fait à son aise. Elle aime ce livre, mais plus encore, c'est Anna qu'elle aime. Julie parcourt lentement les pages, avec émotion souvent, et revient régulièrement en arrière, relit, s'arrête parfois, pensive. Elle s'interroge. Dépouillé de tout, des êtres et des choses, un homme peut-il longtemps rester homme ? Et une femme une femme ? Combien de temps durent les

souvenirs d'avant ? Cela suffit-il les souvenirs ? Pour vivre ? Pour aimer encore ?

Une voix s'élève dans le wagon, forte et rauque, faussement assurée : « Mesdames et Messieurs, bonsoir. Tout d'abord je vous demande de bien vouloir me pardonner de vous importuner au cours de votre voyage, avec tout le respect que je vous dois. Je m'appelle... » Julie quitte Anna pour regarder cet autre naufragé du pays des choses dernières. Il n'a pas trente ans et en paraît dix de plus. Ses yeux sont très bleus, très clairs, presque blancs, et son regard est trouble. L'homme en lui est visiblement fatigué. Il porte un jean noir trop court, un polo vert délavé et de grosses chaussures marron. Il est plutôt grand et sa tête ornée de cheveux noirs et touffus est considérablement rentrée entre ses épaules voûtées. Il est étonnamment laid et parle avec un léger accent du nord. Et un large sourire qu'il vous tend comme une excuse.

Elle ne l'écoute pas. Son histoire, elle peut l'imaginer. Son naufrage est évident. Il en vaut bien d'autres mais c'est le sien. Il récite son petit discours, vite, comme un écolier, mal à l'aise et pressé d'en avoir terminé. Puis il toussote grassement et entreprend de se frayer un passage vers l'autre extrémité du wagon. Il tient dans sa main ouverte une boîte en fer blanc grosse comme une boîte de pastilles menthe. Mauvais calcul, pense Julie. Faire la manche aux

heures de pointe. Traverser un wagon de bout en bout oblige à la bousculade et le dérangement l'emporte alors bien souvent sur la compassion. Et même, extirper son porte-monnaie de son sac ou une pièce de sa poche relève d'un exercice de contorsionniste relativement dissuasif pour qui ne l'est pas. L'homme parvient difficilement au milieu du wagon et constate en effet, mais sans émotion, qu'aucune pièce n'est venu alimenter son escarcelle. Simplement il réalise son erreur, l'admet comme une fatalité et renonce à parcourir la moitié restante du wagon. Il se poste devant les portes et attend la prochaine station pour descendre. Il n'est pas déçu, ni triste. Il ne s'apitoie pas sur son sort. Il est absent. Son aptitude à l'émotion est déjà morte.

Elle non plus n'a pas pitié, Julie. Mais elle éprouve un sentiment d'injustice à ce qu'il puisse repartir ainsi. Non pas qu'il soit méritant – le mérite, elle s'en fiche bien –, mais elle songe soudain qu'elle peut encore donner quand lui ne peut plus que recevoir. Le train ralentit et entre en station. Elle corne prestement la page de son livre, le range et extrait du fond de son sac son porte-monnaie. Dedans, il y a trois ou quatre tickets de métro, deux cent cinquante francs en trois billets, et probablement un peu plus de trente francs en pièces. Elle regrette de n'avoir que cela. Elle se lève et

indique, d'une voix forte cette fois-ci, qu'elle souhaite descendre.

Jouant de son ventre autant que de ses coudes, elle se retrouve sur le quai où elle rejoint aussitôt le naufragé qui déjà s'en va à grands pas. Sans un mot, elle lui tend son aumône. Geste dérisoire. Sa grosse main se referme mécaniquement sur le petit porte-monnaie. Il la regarde un instant, puis s'en va. Elle le regarde plus longtemps. Il ressemble à son ombre, pense-t-elle. Il est déjà ailleurs. Elle aussi. Sans doute n'est-ce pas le même ailleurs.

Deux, peut-être trois minutes donc, à attendre la rame suivante. Elle se trouve à l'arrière du quai, au niveau de l'avant du wagon de queue, face à la voie. Derrière elle il y a des sièges, mais elle ne va pas s'asseoir. Toute sa fatigue a disparu, comme envolée.

Debout au bord du quai, elle observe l'autre rive. Une douzaine de personnes attendent, visiblement impatientes. Un couple parmi eux. La femme embrasse son homme avec avidité, comme si leur vie en dépendait. Elle pleure. Lui, par-dessus son épaule, fixe un point au-delà des murs de la station, visiblement ennuyé, perplexe aussi. Il se laisse embrasser comme si sa vie à elle en dépendait. Et peut-être aussi parce qu'il l'aime encore un peu. Pas assez sans doute. Julie

détourne les yeux, indifférente à cette petite tragédie ordinaire.

De ce côté, elle est seule. Ce doit être une petite station, sans correspondance. Elle n'a pas fait attention où elle descendait. Elle lève les yeux : *Filles du Calvaire*. Elle goûte l'ironie comme on déguste un bon vin, lui trouve à la fin une saveur plutôt plaisante. Elle plonge son regard au plus profond du tunnel et scrute l'obscurité quelques instants, sans rien voir. Puis elle ferme les yeux et entend, faiblement, au loin, le grondement d'un train à l'approche. Un courant d'air frais lui passe une main de velours dans les cheveux. Elle garde les yeux fermés, se laisse aller à cette douce caresse du vent. Un rêve fugace la traverse et l'apaise. Elle est une petite fille. Elle a fait un cauchemar mais c'est fini, tout va bien à présent. Elle se rendort, rassurée par la tendre présence de son père qui a posé sa grosse main sur sa tête et qui lui murmure qu'il est là, que tout va bien maintenant. Elle sent sa respiration sur elle. Elle est heureuse. Un sourire inonde son visage. L'étau qui comprimait son cœur depuis sept mois semble avoir relâché tout à fait son étreinte. Il ose battre, son cœur. Elle ose se souvenir, Julie. Enfin. Se souvenir des derniers moments de l'avant. Elle y retourne sans crainte, légère. Elle court dans la rue, sur un trottoir un peu mouillé. Elle court à perdre haleine. Elle court. Si vite, si légère que ses pieds ne semblent

pas toucher le sol. Plus vite encore. Lui dire qu'elle l'aime. Lui annoncer qu'elle est enceinte. Comme elle est heureuse ! Comme il sera heureux lui aussi ! Ce sera un garçon. Tu verras, ce sera un beau garçon. Aussi beau que ta fille est belle. Une fille, un garçon. A aimer. A s'aimer toujours. Tous les deux. Tous les quatre. Oui, tu verras, un garçon, un petit bébé.

Dans l'appartement vide, le téléphone sonne. Le téléphone hurle. Et le silence après. Qui hurle à son tour. Ils sont morts. Tous les deux. Chacun. Lui et leur petite fille. Ensemble et sans elle. Morts sur le chemin de la maison, en revenant de l'école où il avait été la chercher. Un camion a fait une embardée. Est monté sur une voiture. S'est lentement retourné. Sur eux. Les tuant tous les deux. D'un seul coup. Lui et elle. Elle et lui. Morts sur ce trottoir un peu mouillé. La laissant seule. Avec ce bébé qui pousse en elle.

Son sourire s'est crispé un peu, mais à peine. Il y a une larme sur sa joue et qui ne coule pas. La rame approche, précédée par un vacarme assourdissant. Le bébé tapote dans son ventre un ultime encouragement. Un dernier geste d'amour. Elle se détend toute entière à nouveau, pose ses deux mains sur son gros ventre, ouvre grand les yeux et sourit encore. Puis elle se laisse basculer vers l'avant, et s'envole. Julie.